

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.
DU 23 DÉCEMBRE 1870.
— 43 —
LA
GUERRE DU NIZAM
PAR MÉRÉ
XIX
LE TUTEUR TOWER.
SUITE

d'outrages.»
Octavie ramassa la lettre et continua la lecture :
« Si je vous avais connue avant elle, aucune femme n'aurait pu me détacher de vous. — Menteur ! — Mais lorsque je vous vis à Smyrne, lorsque je crus devoir me soumettre provisoirement à ce contrat que d'autres avaient signé pour nous, j'étais déjà lié par un serment et une passion. Cela vous expliquera bien des choses qui ont été un mystère jusqu'à cette heure. La répugnance visible que vous avez toujours témoignée pour notre mariage m'a encouragé dans la conduite que j'ai tenue envers vous. Je sentais que nous nous rendions mutuellement service en brisant la chaîne que d'autres avaient forgée sans nous consulter.
« Aujourd'hui, mademoiselle, je vous rends à votre liberté...
— Attends, dit Octavie, que je t'embrasse...
« Je vous rends à votre liberté, mais mon mariage, retardé par des circonstances mystérieuses que vous connaissez ce soir, est aujourd'hui décidé. J'épouse miss Arinda, la plus noble fille du Bengale, comme vous êtes, vous, la plus noble fille de votre beau pays.
« L'épouse ! l'épouse ! s'écria Amalia, bondissant de joie et embrassant Octavie avec fureur.

— Folle que tu es ! dit Octavie, qui sentait se réveiller en elle ses émotions d'autrefois. Attends la fin ; nous n'avons pas tout lu.
— Je me soucie bien de la fin, maintenant, dit Amalia. Il épouse son Irinda, Erinda, Arunda. Le reste m'est bien égal.
— Et cela te rend-il le comte Elona fidèle et pur, comme avant ?
— Non, Octavie, mais cela me rend libre.
— Veux-tu que j'achève ? dit Octavie avec une froideur étrange.
— Comme tu voudras.
« J'espère, mademoiselle, que ma femme sera votre amie, tant que vous habiterez le Bengale, et si je ne me trompe, vous l'habiterez longtemps. Ce soir, j'irai officiellement, comme chef de cette province, vous demander en mariage à votre tuteur, qui est muni de pleins pouvoirs...
« Octavie s'écria Amalia, que lis-tu ? Il épouse son Indienne, et il vient me demander en mariage !... Il y a une phrase omise, c'est impossible autrement...
— Lis toi-même, lis, voilà la lettre...
Octavie dit ces paroles, et dit :
« Amalia reprit la lettre et continua :
« Vous avez déjà dit que la noble épouse qui veut vous consacrer son existence. Ce matin, j'ai reçu ses confidences, c'est une épouvantable nuit, pendant laquelle il m'a sauvé la vie vingt fois. Nous pou-

vons être indiscrets aujourd'hui. La bande des assassins a été anéantie dans le valon de Doumar-Leyna. Vous connaîtrez ainsi notre victoire décisive, sans avoir connu notre danger, qui était le vôtre aussi. Sir Edward et le comte Elona se sont couverts de gloire. Le premier mérite d'être votre ami, et le second mérite d'être votre époux...
Amalia laissa tomber ses bras, et regarda fixement Octavie qui ressemblait à la statue de la stupefaction, avec des yeux vivants, dont la double flamme aurait été allumée par un pouvoir surnaturel.
Après quelques instants de silence, Octavie étendit nonchalamment sa main vers Amalia, et lui fit signe de continuer. Elle poursuivit sa lecture, d'une voix altérée par tous les genres d'émotion :
« Cela vous explique aujourd'hui, mademoiselle, des choses qui vous paraissent inexplicables hier. Ainsi, lorsque nous avons été obligés de congédier avec une politesse brutale la comtesse Octavie, en la priant de chercher un asile ailleurs, c'est que nous venions de recevoir la nouvelle que l'habitation de Nerbudda serait attaquée par les terribles ennemis que nous venons d'écraser. Je me borne à vous citer seulement ce fait. Ce soir, de vive voix, nous vous ferons l'histoire de ces derniers jours. Quelle solennelle réhabilitation vous devez, l'une et l'autre, à ce généreux sir Edward, qui a bravé vos haines, vos colères, vos accusations accablantes pour ne pas trahir le

secret de nos nuits ! Vous voyez que je sssis tout. Quand sir Edward était maudit par vous, il venait de tenter des efforts héroïques pour sauver le comte Elona, prisonnier d'une bande d'assassins...
Octavie poussa un cri sourd, se leva vivement, joignit ses mains et regarda la lettre par-dessus l'épaule d'Amalia. Amalia, suffoquée par des larmes que sa fierté retenait violemment captives, céda la lettre à Octavie.
La jeune femme relut attentivement le dernier paragraphe, et dit d'une voix étouffée :
« La lettre se termine-là... il n'y a plus que quelques lignes insignifiantes, des formules ordinaires... Eh bien ! ma chère Amalia... voyons... essaye de parler... comme je parle, moi... de sang-froid... avec calme... Que dis-tu ?... mon ange... c'est accablant... n'est-ce pas ?...
Amalia, secouant mélancoliquement la tête à chaque mot d'Octavie ; mais ses yeux attestant qu'une joie intérieure, une voix d'extase, dominait toutes les autres émotions.
Octavie raffermissait sa paupière avec sa main et relisait la lettre.
En ce moment les clairons indiens sonnaient sous les balcons de l'hôtelier, et les soldats cipayes criaient : « Hourrah pour le colonel Douglas ! »
Les deux femmes se précipitèrent vers le balcon, et assistèrent à un spectacle qui donnait à la lettre du colonel la plus

On écrit du quartier-général du prince de Prusse, à Versailles, le 16 décembre, au Daily News :
« Je viens de faire le tour de Paris à cheval, et partout le moral des troupes allemandes est excellent, guettant avec ardeur un mouvement possible du côté des Français. Les Wurtembergeois et les Saxons, dont les pertes ont été si terribles dans les dernières sorties, sont tout prêts à renouveler le combat, et les ouvrages allemands ont été renforcés en vue d'une nouvelle attaque. D'un autre côté les Français sont très-actifs et paraissent occuper tous les points importants. Ils ont décidé d'envoyer leur ligne de défense à l'Est, par des canons placés sur le péninsula de la Varenne, dans seconde forme par la Varenne, et par une batterie au Mont-Avon devant le fort Rosny. Le bombardement des troupes est favorable, un bombardement et les soldats murmurent beaucoup de ce que l'on épargne Paris. Mais je doute que l'on tente cette expérience. Elle conduirait à un formidable duel d'artillerie et à de grandes sorties de la part de toute la garnison de Paris.
On écrit de Versailles, en date du 13 décembre, à la Gazette de Cologne :
« Aujourd'hui, c'est à peine si nous avons entendu un seul coup de canon, et si tous les indices ne nous trompent pas, on se prépare dans la capitale à une nouvelle sortie plus formidable que la dernière, et qui aura probablement lieu le 15. Tout est si tranquille qu'il y a lieu de s'étonner.
« Le succès est le meilleur des commandants en chef. C'est lui qui nous conduits — soit dit sans manquer au respect que mérite notre grand stratège, qui a su tirer le meilleur parti possible des succès de la guerre. Le siège de Paris est commencé, il faut maintenant le poursuivre, bien que dans son fort intérieur chacun se dise qu'il eût mieux valé pas entreprendre cet ennuyeux investissement, qui a donné aux Parisiens l'occasion de nous montrer comment on peut approvisionner une ville contenant des millions d'habitants, et qui nous donne aussi l'occasion de prouver au plus haut degré notre patience et notre discipline.
Paris a donc été investi et contre notre attente, il a résisté depuis trois mois. Paris avait plus de provisions, Metz en avait moins que nous le croyions, heureusement pour nous, car sans cette dernière circonstance, pourquoi ne pas l'avoir maintenant ? Nous espérons vraisemblablement être forcés de lever le siège, l'armée de la Loire aura donné la main à l'armée de campagne formée de Paris, aux mobiles et aux francs-tireurs de la Loire ; toutes deux essent pu envoyer des renforts considérables à l'armée du Nord et nous eussions été forcés de nous retirer dans des positions en arrière de Meaux.

On écrit d'Adenau, dans l'Elbe (province rhénane), que le 13 de ce mois, vers midi, un garde forestier qui traversait un bois, pu saisir un ballon, monté par trois personnes, qui flottait à la hauteur des arbres et se comparait de l'un des passagers. Les autres s'échappèrent en coupant les cordes qui pendaient de la nacelle.
Le prisonnier déposa que le ballon était parti le matin même de Paris à huit heures du matin. On croit que le ballon, momentanément arrêté à Adenau, est le même qui est définitivement tombé à Horhorn près de Dillenburg, le même jour à une heure de relevée. Les deux voyageurs, que transportait ce dernier ballon et qui étaient en uniforme d'officier, ont été enfermés à Ehrenbreitstein.
On écrit de Laiche, près Florenville :
« Un turco vient de passer par ici, échappant aux Prussiens pour la quatrième fois. Fait prisonnier à Wierth, il parvint à s'échapper et à rejoindre les débris du corps de MacMahon. Venant à Sedan, — c'est sa propre expression, — il prit une seconde fois la politesse aux Allemands et se réfugia à Verdun. Cette place ayant capitulé, il redevint prisonnier de guerre, pas pour longtemps, car il arriva à Montmédy assez à temps... par y être bloqué.
« Cette fois, les Prussiens ne devinrent même pas sa présence : le jour où, musique

« Chers souscripteurs,
« Je viens vous rendre un compte succinct de ce qu'il m'a été possible de faire dans l'intérêt de notre œuvre commune, le soulagement des prisonniers français à Cologne, Coblenze et Mayence. Parti le 29, je ne me suis arrêté à Cologne que juste le temps nécessaire pour prendre par M. Dohlstadt, dont la charité est proverbiale dans cette ville, les renseignements urgents relativement aux besoins de nos compatriotes, au prix de revient des objets de vêtement et de chaussure, et aux sources où on peut les puiser (1).
« Dès mon arrivée à Coblenze, je me suis rendu chez le général commandant, M. de Wedel, en compagnie de M. le banquier Seligmon, chef de comité local de secours. Le général, dont j'avais entendu citer la bienveillance et l'humanité avant d'en avoir acquis par moi-même des preuves nombreuses, me donna toutes les autorisations et, voulut bien me demander de lui soumettre les observations que me suggérait ma visite.
« M. le docteur Gorgens, aumônier des prisonniers, qui déploie, pour améliorer leur situation, une ardeur infatigable, se fit mon guide pendant tout mon séjour et me conduisit d'abord au camp de Saint-Pierre, où 15 mille hommes sont logés dans de bonnes baraques munies de poêles ; sur la route je rencontrai une nombreuse troupe de prisonniers qui allaient, sous la surveillance de quelques soldats, chercher du bois et de l'eau et je fus péniblement affecté en voyant parmi eux plusieurs hommes dont la figure hâve et émaciée impliquait beaucoup plus le besoin d'un lit et des secours de l'art, que l'appât de telles fatigues. Ce fait accusait l'insuffisance des médecins étrangers très-jeunes et peu nombreux attachés au camp. Mais déjà le jour suivant un médecin militaire supérieur prussien était désigné pour diriger le service. Huit baraques avaient été exclusivement réservées pour la réception des malades que j'ai tous individuellement visités et gratifiés d'argent et de tabac à leur grande joie, ainsi qu'à celle des admirables sœurs de Saint-François qui les entourent d'une sollicitude toute maternelle.
« C'est à vous surtout qu'il me faut rapporter les bénédictions dont par tout mon voyage, j'ai vu comblé par les pauvres malades et malades.
« Dans deux salles, et malades une odeur infecte et insupportable que l'on parait de suite à ce danger ; je revins le lendemain et pus me convaincre qu'il avait cessé d'exister. Le camp de la Chartreuse, que je parcourus ensuite, ne laisse rien à désirer que des vêtements et des chaussures en rapport avec la rigueur de la saison et du climat ; le régime alimentaire du soldat prussien ne comporte qu'un repas à midi et dès l'abord il avait été le même pour les prisonniers ; mais, averti de l'insuffisance de cette alimentation pour les Français, le général avait prescrit une bonne soupe le soir et s'était rendu lui-même au camp pour en constater la qualité ; un peu avant de partir, j'écrivis à M. de Wedel pour le remercier à la fois de son bon accueil et de sa touchante sollicitude pour nos malheureux soldats, et je reçus quelques instants après une note de sa main où il se disait heureux de pouvoir m'annoncer pour eux un envoi de 100 manteaux et de 2,000 paires de bottes, et ajouta :
(1) J'en ai conclu que, vu la difficulté et le lent des transports et l'élevation des droits de douane, le mieux était d'envoyer de l'argent à des personnes sûres et de faire acheter ces objets sur les lieux, et, à cet effet, outre cinq cents chemises neuves, 400 jeux de domino et 20 de dames pour les camps, j'ai fait payer à Coblenze, 4,000 fr. et 5,500 à Mayence.

« Quant aux hôpitaux militaires, ils sont dirigés et entretenus avec une excellence dont je n'ai vu nulle part d'exemple. C'est dans les hôpitaux militaires que j'ai pu constater des arrangements et des soins remarquables.
« Au milieu de toutes les misères dont j'ai eu le douloureux spectacle, j'ai trouvé une grande consolation dans les preuves incessantes de la bienveillance et de la charité de toutes les classes de la population allemande à l'égard de nos prisonniers, et en voyant ces sentiments partagés par le plus grand nombre des soldats chargés de les garder.
« Worms, Médecin principal de 1^{re} classe, en retraite et ex-médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, à Paris.
On lit dans le Courrier de l'Escaut :
« A Rome, l'agitation du parti révolutionnaire va croissant, et le gouvernement, qui tantôt la seconde, tantôt fait mine de la retenir, commence à s'apercevoir du danger. Toutes les fables inventées par les journaux sur lesquels retombe en grande partie la responsabilité des faits vrais, ne peuvent rien excuser. Ces journaux, même celui dont M. la Marmorata corrige les épreuves, la Liberté, cherchent à prouver que le Vatican

« Les volontaires de l'Ouest.
Après une bataille, la Pologne s'assemblait aux champs où les défenseurs de sa foi et de sa liberté avaient versé leur sang, et elle priait en pleurant leur trépas.
La France chrétienne ne peut s'agenouiller aujourd'hui sur la fosse où quelques aides d'ambulance ont réuni les cadavres de ses zouaves pontificaux, c'est-à-dire, des martyrs de sa foi et de son indépendance ; pourtant, tandis qu'elle se livre aux hasards d'autres batailles et aux perplexités d'attentes nouvelles, elle doit au moins à leur mémoire la reconnaissance religieuse et nationale.
Nous ne savons encore quelle destinée les desseins de Dieu réservent à notre patrie, mais nous n'oublions jamais que les volontaires pontificaux ont mérité l'éternelle gratitude de la France entière.
A Castelfidardo et à Montana, ils avaient été les hosties expiatoires de la politique hypocrite de ses maîtres ; à Orléans et à Patay, ils ont sacrifié leur sang à ses iniquités et à sa délivrance. En mourant en Italie pour Pie IX, ils mouraient pour la France, parce que la France a pour mission l'Eglise, et non pas la matière : ils sont venus achever leur sacrifice sur les bords d'un fleuve français.
Les zouaves pontificaux sont les victimes du patriotisme par la foi. Si nous avions jamais désespéré sur l'issue de nos désastres, nous aurions maintenant la force de l'espérance. Ce sang mêlé à celui de nos soldats et à toutes les prières du repentir, fera germer le salut de la France, et la France sauvera l'Eglise. L'Espoir des catholiques est donc toute la reconnaissance que notre nation donne aux soldats de Charette.
Au nom de la France, il nous reste toutefois un devoir à remplir envers ces généreux volontaires auxquels nous avions confié la mission de veiller sur notre vieux Pontife-Roi. — L'injure et la

« On écrit du quartier-général du prince de Prusse, à Versailles, le 16 décembre, au Daily News :
« Je viens de faire le tour de Paris à cheval, et partout le moral des troupes allemandes est excellent, guettant avec ardeur un mouvement possible du côté des Français. Les Wurtembergeois et les Saxons, dont les pertes ont été si terribles dans les dernières sorties, sont tout prêts à renouveler le combat, et les ouvrages allemands ont été renforcés en vue d'une nouvelle attaque. D'un autre côté les Français sont très-actifs et paraissent occuper tous les points importants. Ils ont décidé d'envoyer leur ligne de défense à l'Est, par des canons placés sur le péninsula de la Varenne, dans seconde forme par la Varenne, et par une batterie au Mont-Avon devant le fort Rosny. Le bombardement des troupes est favorable, un bombardement et les soldats murmurent beaucoup de ce que l'on épargne Paris. Mais je doute que l'on tente cette expérience. Elle conduirait à un formidable duel d'artillerie et à de grandes sorties de la part de toute la garnison de Paris.
On écrit de Versailles, en date du 13 décembre, à la Gazette de Cologne :
« Aujourd'hui, c'est à peine si nous avons entendu un seul coup de canon, et si tous les indices ne nous trompent pas, on se prépare dans la capitale à une nouvelle sortie plus formidable que la dernière, et qui aura probablement lieu le 15. Tout est si tranquille qu'il y a lieu de s'étonner.
« Le succès est le meilleur des commandants en chef. C'est lui qui nous conduits — soit dit sans manquer au respect que mérite notre grand stratège, qui a su tirer le meilleur parti possible des succès de la guerre. Le siège de Paris est commencé, il faut maintenant le poursuivre, bien que dans son fort intérieur chacun se dise qu'il eût mieux valé pas entreprendre cet ennuyeux investissement, qui a donné aux Parisiens l'occasion de nous montrer comment on peut approvisionner une ville contenant des millions d'habitants, et qui nous donne aussi l'occasion de prouver au plus haut degré notre patience et notre discipline.
Paris a donc été investi et contre notre attente, il a résisté depuis trois mois. Paris avait plus de provisions, Metz en avait moins que nous le croyions, heureusement pour nous, car sans cette dernière circonstance, pourquoi ne pas l'avoir maintenant ? Nous espérons vraisemblablement être forcés de lever le siège, l'armée de la Loire aura donné la main à l'armée de campagne formée de Paris, aux mobiles et aux francs-tireurs de la Loire ; toutes deux essent pu envoyer des renforts considérables à l'armée du Nord et nous eussions été forcés de nous retirer dans des positions en arrière de Meaux.

« On écrit d'Adenau, dans l'Elbe (province rhénane), que le 13 de ce mois, vers midi, un garde forestier qui traversait un bois, pu saisir un ballon, monté par trois personnes, qui flottait à la hauteur des arbres et se comparait de l'un des passagers. Les autres s'échappèrent en coupant les cordes qui pendaient de la nacelle.
Le prisonnier déposa que le ballon était parti le matin même de Paris à huit heures du matin. On croit que le ballon, momentanément arrêté à Adenau, est le même qui est définitivement tombé à Horhorn près de Dillenburg, le même jour à une heure de relevée. Les deux voyageurs, que transportait ce dernier ballon et qui étaient en uniforme d'officier, ont été enfermés à Ehrenbreitstein.
On écrit de Laiche, près Florenville :
« Un turco vient de passer par ici, échappant aux Prussiens pour la quatrième fois. Fait prisonnier à Wierth, il parvint à s'échapper et à rejoindre les débris du corps de MacMahon. Venant à Sedan, — c'est sa propre expression, — il prit une seconde fois la politesse aux Allemands et se réfugia à Verdun. Cette place ayant capitulé, il redevint prisonnier de guerre, pas pour longtemps, car il arriva à Montmédy assez à temps... par y être bloqué.
« Cette fois, les Prussiens ne devinrent même pas sa présence : le jour où, musique

« Chers souscripteurs,
« Je viens vous rendre un compte succinct de ce qu'il m'a été possible de faire dans l'intérêt de notre œuvre commune, le soulagement des prisonniers français à Cologne, Coblenze et Mayence. Parti le 29, je ne me suis arrêté à Cologne que juste le temps nécessaire pour prendre par M. Dohlstadt, dont la charité est proverbiale dans cette ville, les renseignements urgents relativement aux besoins de nos compatriotes, au prix de revient des objets de vêtement et de chaussure, et aux sources où on peut les puiser (1).
« Dès mon arrivée à Coblenze, je me suis rendu chez le général commandant, M. de Wedel, en compagnie de M. le banquier Seligmon, chef de comité local de secours. Le général, dont j'avais entendu citer la bienveillance et l'humanité avant d'en avoir acquis par moi-même des preuves nombreuses, me donna toutes les autorisations et, voulut bien me demander de lui soumettre les observations que me suggérait ma visite.
« M. le docteur Gorgens, aumônier des prisonniers, qui déploie, pour améliorer leur situation, une ardeur infatigable, se fit mon guide pendant tout mon séjour et me conduisit d'abord au camp de Saint-Pierre, où 15 mille hommes sont logés dans de bonnes baraques munies de poêles ; sur la route je rencontrai une nombreuse troupe de prisonniers qui allaient, sous la surveillance de quelques soldats, chercher du bois et de l'eau et je fus péniblement affecté en voyant parmi eux plusieurs hommes dont la figure hâve et émaciée impliquait beaucoup plus le besoin d'un lit et des secours de l'art, que l'appât de telles fatigues. Ce fait accusait l'insuffisance des médecins étrangers très-jeunes et peu nombreux attachés au camp. Mais déjà le jour suivant un médecin militaire supérieur prussien était désigné pour diriger le service. Huit baraques avaient été exclusivement réservées pour la réception des malades que j'ai tous individuellement visités et gratifiés d'argent et de tabac à leur grande joie, ainsi qu'à celle des admirables sœurs de Saint-François qui les entourent d'une sollicitude toute maternelle.
« C'est à vous surtout qu'il me faut rapporter les bénédictions dont par tout mon voyage, j'ai vu comblé par les pauvres malades et malades.
« Dans deux salles, et malades une odeur infecte et insupportable que l'on parait de suite à ce danger ; je revins le lendemain et pus me convaincre qu'il avait cessé d'exister. Le camp de la Chartreuse, que je parcourus ensuite, ne laisse rien à désirer que des vêtements et des chaussures en rapport avec la rigueur de la saison et du climat ; le régime alimentaire du soldat prussien ne comporte qu'un repas à midi et dès l'abord il avait été le même pour les prisonniers ; mais, averti de l'insuffisance de cette alimentation pour les Français, le général avait prescrit une bonne soupe le soir et s'était rendu lui-même au camp pour en constater la qualité ; un peu avant de partir, j'écrivis à M. de Wedel pour le remercier à la fois de son bon accueil et de sa touchante sollicitude pour nos malheureux soldats, et je reçus quelques instants après une note de sa main où il se disait heureux de pouvoir m'annoncer pour eux un envoi de 100 manteaux et de 2,000 paires de bottes, et ajouta :
(1) J'en ai conclu que, vu la difficulté et le lent des transports et l'élevation des droits de douane, le mieux était d'envoyer de l'argent à des personnes sûres et de faire acheter ces objets sur les lieux, et, à cet effet, outre cinq cents chemises neuves, 400 jeux de domino et 20 de dames pour les camps, j'ai fait payer à Coblenze, 4,000 fr. et 5,500 à Mayence.

« Les volontaires de l'Ouest.
Après une bataille, la Pologne s'assemblait aux champs où les défenseurs de sa foi et de sa liberté avaient versé leur sang, et elle priait en pleurant leur trépas.
La France chrétienne ne peut s'agenouiller aujourd'hui sur la fosse où quelques aides d'ambulance ont réuni les cadavres de ses zouaves pontificaux, c'est-à-dire, des martyrs de sa foi et de son indépendance ; pourtant, tandis qu'elle se livre aux hasards d'autres batailles et aux perplexités d'attentes nouvelles, elle doit au moins à leur mémoire la reconnaissance religieuse et nationale.
Nous ne savons encore quelle destinée les desseins de Dieu réservent à notre patrie, mais nous n'oublions jamais que les volontaires pontificaux ont mérité l'éternelle gratitude de la France entière.
A Castelfidardo et à Montana, ils avaient été les hosties expiatoires de la politique hypocrite de ses maîtres ; à Orléans et à Patay, ils ont sacrifié leur sang à ses iniquités et à sa délivrance. En mourant en Italie pour Pie IX, ils mouraient pour la France, parce que la France a pour mission l'Eglise, et non pas la matière : ils sont venus achever leur sacrifice sur les bords d'un fleuve français.
Les zouaves pontificaux sont les victimes du patriotisme par la foi. Si nous avions jamais désespéré sur l'issue de nos désastres, nous aurions maintenant la force de l'espérance. Ce sang mêlé à celui de nos soldats et à toutes les prières du repentir, fera germer le salut de la France, et la France sauvera l'Eglise. L'Espoir des catholiques est donc toute la reconnaissance que notre nation donne aux soldats de Charette.
Au nom de la France, il nous reste toutefois un devoir à remplir envers ces généreux volontaires auxquels nous avions confié la mission de veiller sur notre vieux Pontife-Roi. — L'injure et la

« On écrit du quartier-général du prince de Prusse, à Versailles, le 16 décembre, au Daily News :
« Je viens de faire le tour de Paris à cheval, et partout le moral des troupes allemandes est excellent, guettant avec ardeur un mouvement possible du côté des Français. Les Wurtembergeois et les Saxons, dont les pertes ont été si terribles dans les dernières sorties, sont tout prêts à renouveler le combat, et les ouvrages allemands ont été renforcés en vue d'une nouvelle attaque. D'un autre côté les Français sont très-actifs et paraissent occuper tous les points importants. Ils ont décidé d'envoyer leur ligne de défense à l'Est, par des canons placés sur le péninsula de la Varenne, dans seconde forme par la Varenne, et par une batterie au Mont-Avon devant le fort Rosny. Le bombardement des troupes est favorable, un bombardement et les soldats murmurent beaucoup de ce que l'on épargne Paris. Mais je doute que l'on tente cette expérience. Elle conduirait à un formidable duel d'artillerie et à de grandes sorties de la part de toute la garnison de Paris.
On écrit de Versailles, en date du 13 décembre, à la Gazette de Cologne :
« Aujourd'hui, c'est à peine si nous avons entendu un seul coup de canon, et si tous les indices ne nous trompent pas, on se prépare dans la capitale à une nouvelle sortie plus formidable que la dernière, et qui aura probablement lieu le 15. Tout est si tranquille qu'il y a lieu de s'étonner.
« Le succès est le meilleur des commandants en chef. C'est lui qui nous conduits — soit dit sans manquer au respect que mérite notre grand stratège, qui a su tirer le meilleur parti possible des succès de la guerre. Le siège de Paris est commencé, il faut maintenant le poursuivre, bien que dans son fort intérieur chacun se dise qu'il eût mieux valé pas entreprendre cet ennuyeux investissement, qui a donné aux Parisiens l'occasion de nous montrer comment on peut approvisionner une ville contenant des millions d'habitants, et qui nous donne aussi l'occasion de prouver au plus haut degré notre patience et notre discipline.
Paris a donc été investi et contre notre attente, il a résisté depuis trois mois. Paris avait plus de provisions, Metz en avait moins que nous le croyions, heureusement pour nous, car sans cette dernière circonstance, pourquoi ne pas l'avoir maintenant ? Nous espérons vraisemblablement être forcés de lever le siège, l'armée de la Loire aura donné la main à l'armée de campagne formée de Paris, aux mobiles et aux francs-tireurs de la Loire ; toutes deux essent pu envoyer des renforts considérables à l'armée du Nord et nous eussions été forcés de nous retirer dans des positions en arrière de Meaux.

« On écrit d'Adenau, dans l'Elbe (province rhénane), que le 13 de ce mois, vers midi, un garde forestier qui traversait un bois, pu saisir un ballon, monté par trois personnes, qui flottait à la hauteur des arbres et se comparait de l'un des passagers. Les autres s'échappèrent en coupant les cordes qui pendaient de la nacelle.
Le prisonnier déposa que le ballon était parti le matin même de Paris à huit heures du matin. On croit que le ballon, momentanément arrêté à Adenau, est le même qui est définitivement tombé à Horhorn près de Dillenburg, le même jour à une heure de relevée. Les deux voyageurs, que transportait ce dernier ballon et qui étaient en uniforme d'officier, ont été enfermés à Ehrenbreitstein.
On écrit de Laiche, près Florenville :
« Un turco vient de passer par ici, échappant aux Prussiens pour la quatrième fois. Fait prisonnier à Wierth, il parvint à s'échapper et à rejoindre les débris du corps de MacMahon. Venant à Sedan, — c'est sa propre expression, — il prit une seconde fois la politesse aux Allemands et se réfugia à Verdun. Cette place ayant capitulé, il redevint prisonnier de guerre, pas pour longtemps, car il arriva à Montmédy assez à temps... par y être bloqué.
« Cette fois, les Prussiens ne devinrent même pas sa présence : le jour où, musique